



Lanaudière: festival international aux artistes québécois Page E 4



La cinquième enquête d'Armand Gamache ne révèle pas tout Page E 7

# Culture & Livres

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 JUILLET 2012

## FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

# GNAWA DIFFUSION

## Le rouge et le noir des insoumis

YVES BERNARD

Il y en aura plus de 500, viendront de 32 pays, arriveront souvent de loin pour offrir plus de 90 prestations lors de la 26<sup>e</sup> édition du Festival international Nuits d'Afrique (FINA), qui se déroule du 10 au 22 juillet dans sept salles montréalaises et sur le parterre du Quartier des spectacles. Ils battront tambours, affirmeront l'urbanité et clameront l'écho de la rue. En ouverture officielle mercredi soir au Métropolis, le Gnawa Diffusion nouveau, pionnier parmi les groupes manifestifs métis et reformé après cinq ans d'absence, offre un concert dans l'air du temps.

«Le retour de la formation est fortement lié à l'actualité et sera de ce fait teinté du rouge et du noir de la colère des peuples», affirme le leader Amazigh Kateb dans les notes de la pochette d'*Audio-Globine 20 ans d'âge...*, la compile parue cette semaine sur le label des Nuits d'Afrique. En plus d'une pièce inédite, l'album comprend des titres de chaque album, dont presque la moitié est tirée d'Algeria, le CD paru en 1997 et qui avait permis à Gnawa Diffusion de marquer les bases d'un style qui a fait école: une attitude rock sur un flot ragga et des musiques comme le reggae et le gnawi pour revendiquer la révolte.

A la compilation s'ajoutera un nouveau disque original à la rentrée. Que nous réserve-t-on? «On continue de travailler sur une trame qui marque l'africanité du Maghreb sur un fond d'actualité», relate Amazigh Kateb, poète de l'oralité, venu d'Algérie. «Je tenais vraiment à exprimer cette fierté par rapport à tous ces gens qui ont eu le courage de braver les canons de la répression. Mais je ne voulais pas borner les expériences révolutionnaires dans le temps. Je trouve que les médias ont un effet néfaste lorsqu'ils parlent de printemps arabe. Ça devient pittoresque. On oublie que ces révolutions ont des motivations profondes, que ces motivations ne sont pas encore assouvies, ne le seront peut-être jamais, et que, finalement, la seule véritable route que les peuples ont à suivre est celle de la révolution permanente.»

### Partir, revenir

Sur le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de son pays natal, l'artiste pose aussi un regard critique: «Je n'ai pas fait de chanson là-dessus parce qu'on fait une chanson sur l'indépendance lorsqu'on l'a vraiment. J'ai plus de chansons qui parlent globalement du système planétaire et du capitalisme.» En homme libre, ce que signifie

son prénom en berbère, l'arabophone Amazigh Kateb parlera aussi des allers-retours entre Gnawa Diffusion et la carrière solo qu'il a entreprise après la séparation du groupe en 2007.

«On s'est quittés à un moment où ça allait bien et il n'y a pas eu de divorce. J'avais besoin de créer un CD plutôt calme et axé sur les textes, mais cette expérience du solo m'a donné envie de revenir à une histoire collective, d'autant qu'après la sortie de mon disque *Marchez noir*, j'ai rejoué avec mes musiciens de Gnawa pour changer le son. C'est vraiment une histoire d'amitiés qui continuent.»

Pour la reformation, plusieurs musiciens sont revenus, forts de nouvelles expériences, de nouveaux patterns et de nouvelles harmonies. D'autres se sont ajoutés, comme le claviériste Blaise Batisse — dit Blez — et le DJ Boulaone. Est-ce un nouveau projet, finalement? Réponse d'Amazigh Kateb: «Il y a une continuité, un aspect historique, mais on n'a pas remonté le Gnawa en faisant seulement des reprises des anciens morceaux. On est toujours dans la même audio globine, mais il y a de la fraîcheur et une véritable envie de jouer. On s'est dit qu'on repart pour un disque, et après on verra.» Un CD live de la prochaine tournée pourrait suivre, pendant que le leader poursuit aussi sa carrière solo en confectionnant des chansons qui pourraient devenir plus dénuées, mais toujours toutes de rouge et de noir vêtues.

«J'ai plus de chansons qui parlent globalement du système planétaire et du capitalisme»

### Autres histoires, autres voix

Au FINA, plusieurs autres artistes chanteront les histoires ou misères de la vie en donnant un sens au mot «humanité». Les Sierra Leone's Refugee All Stars en incarneront l'un des plus vibrants aspects avec leur reggae, leur danse *old school* et leurs effets de dub. Les Tambours de Brazza s'amèneront avec six jeunes fougueux joueurs de tambours ngoma sous la direction du batteur Émile Biayenda pour faire jaillir la flamme congolaise. Oliver Mtukudzi laissera l'empreinte du grand frère Shona avec toute sa sagesse et sa voix aux inflexions spirituelles. Puis, il y a ce projet nommé *Madagascar Wake Up*, mené par la chanteuse Razia Saïd avec de brillants artistes malgaches, comme Jaobjy et consorts, pour sensibiliser à la richesse d'une biodiversité menacée.

D'autres créateurs présents portent une forte parole inspirée des vagues humaines et des grandes tragédies de la décennie: Bélo, qui est la voix de toute une génération en Haïti, aux

VOIR PAGE E 2: INSOUIS



Amazigh Kateb, leader de la formation Gnawa Diffusion

LAURENCE FRAGNOL



# AU-DELÀ DU POPART

TOM WESSELMANN

BILLET À MOITIÉ PRIX\*  
LES MERCREDIS  
DE 17 H À 21 H

\*Applicable à l'achat d'un billet pour adulte au prix courant de 15 \$

GRATUIT POUR LES  
ENFANTS DE 12 ANS  
ET MOINS\*\*

\*\*Accompagnés d'un adulte.  
Non applicable aux groupes.

VISITES GUIDÉES  
Horaire sur  
mbam.qc.ca/popart

OFFREZ-VOUS UNE SORTIE HAUTE EN COULEUR  
DANS L'UNIVERS POP DE TOM WESSELMANN!

mbam.qc.ca/popart

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTREAL

metro

astral

MONTREAL

AIR CANADA

ESB

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, avec le soutien de la Succession Tom Wesselmann, New York, Tom Wesselmann, *Summer Night with Wesselmann* [Nu au crissement avec Wesselmann], 2003, Houston, Sanders Collection, avec l'appui des concours de la McClellan Gallery, © Succession Tom Wesselmann / GORAC, Montréal / VAGA, New York (2012), Photo Rick Gardner.

# CULTURE › MUSIQUE

## FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

### Underground: plus qu'un film

ISABELLE PORTER

à Québec

La fanfare serbe à laquelle on doit la musique du film *Underground* est de passage pour deux soirs au Festival d'été de Québec (FEQ). Vive le dépaysement! Le Slobodan Salijevec Orkestar fait partie des exclusivités du Festival cette année, et c'est la première fois qu'il se produit au Canada.

Les fans du cinéaste Emir Kusturica connaissent ce groupe sans le savoir, puisque c'est lui qu'on entend dans sa bande sonore de film la plus connue. Impossible d'obtenir une entrevue avec l'un des huit membres du groupe: ils ne parlent ni français ni anglais. C'est donc Arnaud Cordier, de l'équipe de programmation, qui répond à nos questions.

Leurs spectacles sont tout à fait dans l'esprit du film de Kusturica, dit-il. «C'est une formation à base de cuivres; c'est super entraînant et dansant et en général les mecs ont le sourire!»

C'est grâce au cinéma et au compositeur Goran Bregovic que ce répertoire s'est fait connaître de notre côté de l'Atlantique. «Bregovic est l'instigateur de tout ça. Dans ses trames sonores, il est toujours allé chercher des groupes de musique locaux. C'est une culture qui était connue en Europe depuis longtemps, mais sans lui il n'y aurait pas autant de groupes qui seraient sortis de là. En France, ils s'y intéressaient déjà beaucoup. Les *Tryo* de ce monde s'inspirent beaucoup du genre, alors qu'ici, c'est vraiment associé à la culture cinématographique.»

Rien à voir toutefois avec le groupe qu'a créé depuis le cinéaste Kusturica — le No Smoking Orkestar —, qu'on a vu en 2010 au FEQ et ces derniers jours à Montréal. «Chez Kusturica, c'est plus punk dans l'attitude. Ici, on va plutôt chercher la tradition», explique encore Cordier. En ce sens, le Slobodan Salijevec Orkestar se rapproche d'autres

groupes déjà passés au Festival, comme Taraf de Haïdouks ou Bratsch. «C'est une fanfare à part entière, hyper festive. Les racines sont les mêmes que celles de *No Smoking*, mais le rendu est différent.»

Et depuis *Underground*, qu'est-ce qui s'est passé dans la vie du groupe? Des mariages. Et beaucoup, beaucoup, beaucoup de festivals. «Le film leur a donné une visibilité incroyable. Il y a des festivals de musiques du monde partout. Ces groupes-là sont criblés de dates.»

Leur succès sur la scène des «musiques du monde» se compare d'ailleurs à celui des bands de musique traditionnelle québécoise invités partout, remarque-t-il. A voir dimanche à 21 h 30 et lundi à 18 h sur la place d'Youville.

**Le Slobodan Salijevec Orkestar est une fanfare à part entière, hyper festive**

**Riche en soul et en funk**

Arnaud Cordier a travaillé à ériger une partie de la programmation «en dessous des Plaines», comme il dit, et il connaît bien le volet musiques du monde. Cette année, l'offre est assez riche en musique funk et soul, avec des groupes comme Soul Rebels, Tower of Power, Big Sam's

Funky Nation, Irreverend James & The Critical Mass Choir, Charles Bradley and His Extraordinaires, Galactic et Bettye LaVette. Cordier attire l'attention sur la formation américaine Orgone et sa «chanteuse à la voix incroyable».

Dans le registre des curiosités, il cite aussi la prestation d'Osaka Monaurail, un groupe de funk japonais dont on verra plus longuement lundi. Enfin, dans le créneau des musiques latines, il recommande le groupe belge La Chiva Gantiva et sa mosaïque de nationalités (Colombie, Belgique, France, Asie), qui «fait quelque chose d'hypermultiplexif». Dans le bon sens du terme, bien sûr.

Pour les détails de la programmation: [www.infofestival.com](http://www.infofestival.com)

Le Devoir



Le Slobodan Salijevec Orkestar vient jouer au Canada pour la première fois.

## FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL



AGENCE FRANCE-PRESSE

Norah Jones sera en spectacle ce samedi à la salle Wilfrid-Pelletier.

### En attendant Norah Jones

SYLVAIN CORMIER

À quelques dizaines d'heures du spectacle, je réécoute...

*Little Broken Hearts*, le disque recensé en ces pages pas plus tard qu'il y a deux mois, et, ti-fillé, plus qu'excité, au bord de l'apoplexie, je me dis: et si? Serait-il Dieu possible que ce samedi soir, sur la scène de Wilfrid, ce soit la Norah Jones ébouriffée de la pochette qui s'amène, agressive, dangereuse, déchaînée comme les héroïnes de Russ l'obsédé-des-nichons-assassins? Adieu Norah la tendre et son ronron jazzy-soft, bienvenue Norah la craquée, larguée une fois de trop, attaquant pour mieux se défendre, œil pour œil, dent pour dent, transformée en tigresse toutes griffes dehors, dévoreuse d'hommes et... bête de scène?

Allez, je me cite intégralement, c'est pas de l'onguent: «La pochette annonce la couleur: pastiche de l'affiche d'un film de Russ Meyer, série B extrêmement amoral de 1965, cultissime *Mudhoney*. Histoire de mauvaise fille. Norah y est la dangereuse échevelée à la place de la pulpeuse Antoinette Christiani. Comprendre: on est en plein "camp", au second degré sulfureux. Norah s'amuse ici avec Brian "Danger Mouse" Burton comme celui-ci s'est

amusé avec elle pour la bande sonore de son western-spaghetti imaginaire: le génial projet Rome de l'an dernier. De la même façon qu'il s'était bombardé *Morricone junior*, le voilà Lee Hazlewood de service pour une Norah quasi Nancy Sinatra dans l'attitude. Ouste la douce fille de Ravi et sa tapisserie de ballades jazzy (qui lui ont valu le vilain surnom de *Snorah: la soporifique*), bonjour la criminelle de Miriam, la vengeresse de la chanson-titre, la désabusée de Say Goodbye. Chaque chanson est un court métrage qui finit dans le sang, la solitude, l'amertume ou le malheur. C'est dire le plaisir.»

**Bougera? Grincera?**

De quoi s'attendre à un carnage, non? Pas à en croire Caroline Sullivan du *Guardian*, qui est sortie début juin du Royal Festival Hall de Londres sur sa faim. Trop détachée, Geethali Norah Jones Shankar. Languissante. Pas concernée. Pas d'ardeur au boulot. Bigre. La collègue Emily Jupp, dans l'*Independent*, parle du «growing tendent of one languorous song following the next», malgré le bel effet conjugué de la chevelure désordonnée et de la Fender rouge pétant. Inquiétant. En mai, après un spectacle dans une petite salle de Brooklyn, un

blogueur décrivait pourtant une jeune trentenaire à l'aise, drôle, sensuelle, capable d'interaction enjouée. C'est le souvenir que j'ai de son passage au Saint-Denis en 2007: tension sexuelle dans les ballades plus lentes que lentes, mais aussi des exutoires, *Creepin' In* donnée quasi rockabilly, saine saucette dans le marécage de *Green River* (reprise de Creedence Clearwater Revival). Du bon temps.

Alors quoi? Alors, quand on regarde les listes récentes des chansons du spectacle, il y a *Black*, joyau néo-ravioli du projet Rome: ça pourrait bien saigner comme dans un Django. Il y a aussi pas mal de chansons du nouvel album, la grinçante *4 Broken Hearts*, la méchante *Miriam*, la presque twist *Out On the Road*. Faute de sueur à la grandeur, on peut raisonnablement souhaiter quelques frissons dans le dos. Et rêver d'égratignures.

Le Devoir

En spectacle samedi à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA, avec le Jim Campilongo Trio en lever de rideau. À 19 h 30.

**D** À écouter: Un extrait du dernier album de Norah Jones, la chanson *4 Broken Hearts* sur [ledevoir.com](http://ledevoir.com)

### Le flamenco libre

YVES BERNARD

David Peña Dorantes, Renaud Garcia-Fons et Théodosii Spassov: trois artistes de passion aux traditions différentes qui ont rencontré le flamenco d'une façon ou d'une autre. Dorantes, le pianiste andalou, marie le flamenco au jazz et à la musique classique. Garcia-Fons, le contrebassiste français, fait corps et âme avec la Méditerranée. Spassov, le flûtiste bulgare, a révolutionné le kaval. L'union créatrice de ces trois artistes d'exception donne le Free Flamenco Trio, le projet qu'ils offrent samedi à la Maison symphonique avec Tete Peña, percussionniste et quatrième mousquetaire.

Au centre du projet, Dorantes: «J'avais travaillé avec Spassov en Bulgarie et je l'avais invité sur mon disque *Sur*, raconte-t-il par écrit. Quant à Garcia-Fons, j'ai souvent collaboré avec lui. En trio, nous nous sommes réunis pour la première fois en Hollande et, vraiment, nous fûmes enchantés de l'expérience.»

**Le son des autres**

Si le répertoire du Free Flamenco Trio repose essentiellement sur les compositions de Dorantes, les deux autres créateurs feront entendre une de leurs œuvres, en plus de s'accorder des solos. En quels mots Dorantes décrit-il ce moment dénué de contraintes et pourtant ancré dans le flamenco? «Un projet de liberté avec bon goût et beaucoup de connaissances.» Il a placé le piano en avant dans un monde de guitare, de chant et de danse. Sur disque, il a créé un style aéré sur un

flamenco jazz très orchestré, coloré de teintes brésiliennes et même orientales. Sa musique respire, mais son attaque peut devenir percutante.

Il dépeint Garcia-Fons: «C'est la beauté du son, la précision, l'amplitude de l'esprit et une expression merveilleuse.» Ajoutons d'autres mots qui lui conviennent: vélocité, pizzicato, résonances du guimbr, du kalimba, du berimbau autant que du violoncelle, de l'alto et même de l'oud au bout d'un seul instrument. Dès 1997, à la sortie du disque *Oriental Bass*, le maître des voyages imaginaires en cinq cordes écrivait son intention: «J'ai rêvé d'une contrebasse, mi-tzigane, mi-mauresque, voyageant de l'Inde à l'Andalousie.»

Reste ce Spassov, le moins connu des trois pour l'instant: figure nationale en Bulgarie, emblème de la flûte ancestrale des bergers, issu des mondes de Philip Koutev, du Mystère des voix bulgares et même de Riverdance. Il a posé son instrument sur le folklore, qu'il mélange au jazz et à la musique classique, tout comme Dorantes qui lui réserve également quelques mots: «Un virtuose avec un sens du rythme prodigieux.» Le parcours semble tracé pour un flamenco libre aux essences universelles.

Collaborateur  
Le Devoir

**DORANTES, RENAUD GARCIA-FONS ET THÉODOSII SPASSOV, FREE FLAMENCO TRIO**  
À la Maison symphonique de Montréal, samedi 7 juillet à 19 h  
Renseignements: ☎ 514 871-1881, 1 85jazzfest

### INSOUMIS

SUITE DE LA PAGE E 1

muses vaudou, soul et reggae; Émel Mathlouthi, une figure de proue de la révolution tunisienne pour la première fois ici en version actualisée; Dub Inc et son reggae ragga toujours efficace; Lamine Fellah et Sarazino, avec son ska reggae mondial; Rômmel Ribeiro, un espoir de la chanson brésilienne de Montréal; et l'attendrissant Zal Sissokho, dans son écho mandingue.

Depuis quelques années, sous l'impulsion des programmeurs Frédéric Kervadek et Hélène Dimanche, le FINA a réussi le pari de l'équilibre entre les musiques de racines et les nouvelles tendances urbaines. À cause de cela, l'édition de l'an dernier fut l'une des meilleures.

Rien n'indique, de moins sur papier, que le calibre de cette année sera inférieur. Et le spectre y sera plus large. À preuve, la série

Nuits d'Afrique Sound System, qui revient avec Awadi et Spoek Mathambo, Saltarello avec ses voies cavernes et éthérées, Roberto Lopez avec six spectacles différents, entre autres. Sans compter quatre jours de concerts gratuits à l'extérieur, dont ceux de Sergent Garcia, de Calypso Rose, de Nimbaya et du dernier allumeur: Tiken Jah Fakoly. Quand l'insoumission et la tradition s'emparent de la place du village...

Collaborateur  
Le Devoir

**FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE**  
Du 10 au 22 juillet, dans sept salles et au parterre du Quartier des spectacles  
Renseignements: ☎ 514 499-FINA  
[www.festivalnuitsdAfrique.com](http://www.festivalnuitsdAfrique.com)

**D** À écouter: la pièce *Malika Mouta 7 ajiba* de Gnawa Diffusion sur [ledevoir.com](http://ledevoir.com)

# fass

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

26 JUILLET » 4 AOÛT 2012

**DANSE**  
THE HONG KONG BALLET (CHINE) CAS PUBLIC (QUÉBEC) MOMIX (ÉTATS-UNIS)  
ESMERALDA ENRIQUE SPANISH DANCE COMPANY (CANADA) TREY MCINTYRE PROJECT (ÉTATS-UNIS)

**MUSIQUE**  
GINO QUILICO LEWIS FUREY CANADIAN VOCAL ARTS INSTITUTE

WWW.FASS.CA **f** TICKETPRO 1-866-908-9090

Partenaire  
Canada

Partenaire  
Québec

Partenaire  
Canada

Partenaire  
Québec

Partenaire  
Canada

Partenaire  
Québec

Partenaire  
Canada

Partenaire  
Québec

## CULTURE

CIRQUE

## Danser dans son assiette

ISABELLE PARÉ

Après un printemps auréolé de casseroles, Montréal complètement cirque ajoute au tintamarre avec *Cuisine de Pan*, un objet curieusement hybride où hip-hop et cirque s'insinuent entre poêle et frigo. Entre la pomme et la poire, six danseurs et acrobates sont aux fourneaux pour faire lever la sauce, mettre la cuisine sens dessus dessous et faire sauter la marmite.

Toute une allégorie culinaire, que cette *Cuisine de Pan*, servie sur lit de break dance par la compagnie française Chute libre, abonnée aux prestations livrées dans des lieux incongrus, inspirés du quotidien. Pour sa première visite à Montréal, la bande fera feu de tout bois en propulsant sa danse échevelée sur le plancher et les murs de la cuisine, là où se touille la bouffe et se préparent les agapes.

Au Québec, s'ajoute une énième dimension au choix de ce lieu iconique, puisque c'est en cuisine que naissent ici les partys, les assemblées où l'on refait le monde, et où mijotent les microrévolutions, tranquilles ou pas.

Née de la rencontre de Pierre Bolo, danseur hip-hop depuis 1995, et d'Anabelle Loiseau, la compagnie nantaise Chute libre en est à sa cinquième création avec cette chorégraphie qui rapatrie le cirque dans son giron. «*Nous aimons pirater l'ordinaire dans des chorégraphies décalées. Quatre de nos créations se passaient dans des lieux du quotidien. Pour nous, la cuisine, c'est l'intériorité et l'expression de la diversité des personnages. C'est l'exploration d'un monde intérieur. Ce lieu parle à tout le monde, mais chacun peut y voir sa propre symbolique*», explique Pierre Bolo, un friand de cirque qui a recruté pour l'occasion un spécialiste du mât chinois.

Le premier opus du groupe était planté dans un salon, le second, dans un jardin. Cette fois, la cuisine est le lieu d'une joyeuse tambouille qui tiendra plus de la ripaille festive et du combat des chefs que de la nouvelle gastronomie.

## Comme un cheveu sur la soupe

L'action démarre, pépère, lors d'un déjeuner, si-



STÉPHANE TASSÉ

*Cuisine de Pan* mitonne un cirque à la sauce break dance et danse de rue.

mulacre du train-train ennuyant de la routine quotidienne. Mais rapidement la danse et le jeu vont mettre le feu aux fourneaux et insuffler un joyeux bordel dans cette bulle. Ultimement, on met la table pour que le presto éclate, et les graffitis et les explosions font office d'éclaboussures. Bref, on brasse, ça mijote, puis ça bout, jusqu'à l'obtention d'une ratatouille bien piquante. «*C'est un spectacle complètement chorégraphié avec une toile de fond assez théâtrale. On joue sur les différentes surfaces d'appui, les murs obliques, les tables à plat*», explique Pierre Bolo.

La gestuelle, empruntée au break dance et à la danse de rue, mime aussi les gestes et rituels culinaires, essayant une table au passage, hachant menu le plat du jour. Le mât chinois viendra faire incursion dans cette table où l'on passe sur et sous la table, où on débarque comme un cheveu sur la soupe, s'éjectant du frigo, sans demander son reste. Le plat du jour se mitonne au rythme d'une macédoine musicale assez hétéroclite, mêlant bruits de friture, murmures radiophoniques

et échantillonnages de chansons de Jacques Brel et d'airs d'opéra. «*Au départ, c'est plus un spectacle de danse, auquel le cirque vient donner un relief*», de dire le chorégraphe.

L'inclusion de Chute libre dans la programmation de Montréal complètement cirque traduit tout à fait le vent qui souffle depuis quelques années sur les arts de la piste, de plus en plus poreux aux autres formes d'art, que ce soit la danse contemporaine, les arts visuels ou le théâtre. L'inverse est aussi vrai, puisque plusieurs formes d'art, dont la danse, invitent désormais le cirque à leur table. Avec *Cuisine de Pan*, le couvert est mis, sans menu définitif, dans le but avoué que chacun y ajoute son grain de sel et sa folie.

Le Devoir

## CUISINE DE PAN

Chute libre  
À l'Usine C  
Du 7 au 9 juillet, 16h et 19h

## Cette fin de semaine à Montréal complètement cirque:

**LÉO** atterrit à Montréal samedi et jusqu'à lundi, au théâtre Outremont. Le spectacle mis en scène par le comédien québécois Daniel Brière a été encensé lors de son passage au Carrefour de théâtre de Québec, début juin.

Vague de cirque présente **Carrousel et corde à linge** aujourd'hui (16h et 19h) et demain à la Tohu. La Bande artistique, duo formé d'une chanteuse d'opéra et d'un clown, propose à l'Espace libre **Parfois dans la vie les choses changent**, aujourd'hui (14h et 19h) et demain.

Événements extérieurs: **Carpe Diem** offre au public (14h et 20h) des envolées quotidiennes au trapèze dans le Vieux-Port de Montréal.



FRANCE TÉLÉVISION

François-Xavier Demaison a confirmé son talent d'acteur dans la quatrième saison de la série télévisée *Fais pas ci, fais pas ça*, diffusée sur les ondes de France Télévision. Il y jouait le rôle de Jean-Pierre Bouley.

## Le cri de la liberté de François-Xavier Demaison

FABIEN DEGLISE

Il a été fiscaliste à New York, bouleversé par les attentats du 11-Septembre, qu'il a vécus de près depuis son bureau de Manhattan. Mais dans une vie antérieure, François-Xavier Demaison semble aussi avoir été un petit oiseau en cage qui aujourd'hui aime crier sur scène son goût de la liberté.

C'est d'ailleurs ce que l'artiste a fait à Montréal il y a quatre ans avec sa première création comique, intitulée *Demaison s'envole*, accueillie favorablement par la critique. Cette année, il est de retour avec *Demaison s'évade*, nouveau spectacle pour homme seul. Et bien sûr, tout ça témoigne d'une certaine suite dans les idées.

«*Il faudrait demander pourquoi à mon psychanalyste, mais il y a effectivement dans le titre une énergie qui me ressemble*», lance à l'autre bout du fil l'humoriste atypique qui, le 14 juillet, va monter sur la scène de la Cinquième salle de la Place des Arts, pour quatre soirs de représentation dans le cadre du festival Juste pour rire. «*Je suis effectivement épris de liberté et la scène me donne l'occasion d'assouvir ce besoin. C'est un espace dans lequel je peux m'échapper de mon quotidien, des codes, des certitudes, des systèmes. J'y incarne des personnages qui donnent leur regard sur le monde et surtout qui ont la liberté de dire des choses que je n'oserais pas dire moi-même ailleurs que là.*»

La formule a été éprouvée dans sa première proposition artistique qui, au milieu des années 2000, a assuré cette mutation qui l'a fait passer de la condition d'homme de chiffres et de finance troublé par la vacuité de sa profession à celle d'artiste drôle, solide et adulé. En 2008, rappelons-le, il a incarné avec force son prédécesseur sur la scène de l'humour en France, Coluche, dans un film orchestré par Antoine De Caunes. L'automne dernier, à la Gaîté Montparnasse de Paris, c'est avec la même fougue et surtout la même philosophie, celle de disséquer son présent par le rire, que Demaison a assemblé ce nouveau spectacle dans lequel il avoue avoir ajouté un petit plus: du cynisme, en dose suffisante, que le présent aurait apporté de lui-même dans la préparation, dit-il.

## Travers et paradoxes

Avec la même rigueur, Demaison prévient qu'il va une nouvelle fois observer ses contemporains, sans complaisance, pour mieux tirer sur le fil de leur folie, de leurs travers, de leurs paradoxes, jusqu'au rire. «*Je ne fais de cadeau à personne, dit-il. Le réel et les gens que je rencontre m'inspirent. Parfois, après le spectacle, des personnes viennent me voir pour me dire que je suis allé trop loin dans certaines caricatures. Je leur réponds que c'est finalement en dessous de la réalité que j'ai pu observer.*»

Trop loin? Demaison n'est pas réputé pour y aller. Mais il

pourrait s'en approcher avec son personnage de grand patron d'une entreprise cotée au CAC 40 — l'indice boursier français — obligé d'aller prendre l'air sur un terrain de golf après que son usine a été prise d'assaut et occupée par des employés en colère. Même chose avec ce couple de bourgeois parisiens franchement «*colons*» — c'est lui qui le dit — qui viennent d'acheter un riad à Marrakech, au Maroc — ces maisons traditionnelles des milieux urbains marocains —, pour le transformer en auberge. Quant au séminaire fictif conçu pour apprendre à tromper son mari ou sa femme sans se faire attraper, il annonce fermement le pire.

Les grandes lignes sont livrées. Elles devraient aussi s'inscrire dans une trame comique finement tissée par Demaison, dont le style, par les temps qui courent, fait plaisir à rire. Une trame qui trouve sa source dans la critique du présent, mais aussi dans la violence de ses injustices et de ses dérives, que l'artiste aime souligner sans ménagement. «*J'aime que mes personnages lâchent des énormités avec beaucoup de sincérité, et surtout avec une violence qu'ils ne mesurent pas.*» Et forcément, les planches de la Place des Arts devraient s'en souvenir.

Le Devoir

DEMAISON S'ÉVADE  
François-Xavier Demaison  
À la Place des Arts, du 14 au 17 juillet 2012

## ZOOFFEST

## Quand le Bref mène loin

FABIEN DEGLISE

On aurait pu croire qu'il n'était que l'ami un peu grossier du personnage principal de la websérie phénoménale *Bref*, cette création originale qui a fait sensation l'automne dernier en France et partout ailleurs sur la Toile.

Que non! Le comédien français Kheiron — oui, celui qui adresse le fameux texto contenant huit «*a*», comme dans «*baise-lààààààà*», à son pote en train de draguer — serait finalement bien plus que ce barbu furtif passant ici et là dans ces capsules vidéo bien de leur temps. Et il compte en faire la démonstration dès lundi avec son spectacle comique intitulé *Libre éducation*, présenté dans le cadre de Zoofest, cuvée 2012. En première nord-américaine.

«*Montréal, c'est la Mecque de l'humour pour moi*, lance l'artiste, accroché cette semaine au bout de son cellulaire à Paris, entre une visite chez le dermatologue et un panini mangé lors de l'entrevue pour ne pas perdre de temps. *Ce sera une première pour moi et je suis très excité à l'idée de jouer à cet endroit, sur la terre de Pierre Légaré et de Sugar Sammy, que j'admire beaucoup.*»

Montée par la succursale française de l'empire Juste pour rire au Théâtre de Dix Heures à Paris au début de l'année, l'aventure comique met en scène l'artiste seul avec sa rafale de blagues en tout genre, testées sur des humains «*lors*

des cinq dernières années un peu partout en France» et dont il «*n'a conservé que les meilleures*» pour ce spectacle «*sans fil conducteur*», dit-il, lui qui prétend vouloir faire rire les gens qui s'y exposent une fois «*toutes les sept secondes*». Il va y être question de lui, des autres, de sa famille, de son public qu'il malmène parfois, du regard qu'il pose sur les obligations de son époque et un peu de son passé d'éducateur en garderie, un job dont il s'est débarrassé depuis, la faute à sa carrière sur scène en pleine ascension.

## Fils de...

Acerbe, caustique, fin et plutôt rentre-dedans, comme on dit par chez lui et à en juger par le matériel qui circule actuellement sur une Toile près de chez nous, Kheiron a fait ses classes dans le cadre du Comedy Club de Jamel Debbouze. Il promet de n'épargner personne, ni même les nombreuses ethnies composant l'humanité que ce fils du sociologue iranien Hibab Tabib, spécialiste entre autres du décrochage scolaire, aime souvent chatouiller.

«*Il n'y a pas de politique, pas d'actualité, que des sujets intemporels*», résume l'artiste qui, aux côtés de Kyan Khojandi, Alice David, Bérengère Krief et d'autres, a donné corps à la série *Bref*. Les producteurs ont toutefois annoncé la semaine dernière qu'ils débranchaient la prise après quelque 80 épisodes et un succès mondial,

dans la francophonie du moins, plutôt retentissant. Kheiron, qui dit ne pas manquer de projets, ne s'en inquiète pas.

«*Bref, ça a été une vitrine extraordinaire, un joli coup de projecteur*», dit-il quand on lui demande quelle sera sa vie après l'aventure. «*Pour moi, il n'y a pas eu de véritable avant et après Bref. C'est un grand tout.*» Bien sûr, ses apparitions comiques dans ces capsules, mettant en scène l'air du temps, lui ont valu la visite d'un grand nombre de journalistes au théâtre parisien où il vient de s'exposer, surtout pour un «*inconnu de son espèce*», comme il aime se définir. Elles lui confèrent aussi, à l'aube de la présentation de son spectacle ici, le même intérêt démesuré par rapport à d'autres artistes de la grille de programmation. Intérêt avec lequel Kheiron compose avec un naturel évident et une absence de suffisance qui l'honore. «*C'est vrai que j'arrive à Montréal dans des conditions idéales*», dit celui qui va également être mis à contribution dans deux galas de Juste pour rire ainsi que dans un spectacle en plein air. «*Mais pour moi, c'est un test; ça va me permettre de jauger ce que valent mes blagues ici*», et pas juste celles qui contiennent huit «*a*!»

Le Devoir

## LIBRE ÉDUCATION

Kheiron  
Aux Katakombes de Montréal,  
du 9 au 13 juillet

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE lanaudière

Le plus grand festival de musique classique au Canada

en collaboration avec LA PRESSE

MOMENTS UNIQUES  
7 JUILLET au 5 AOÛT 2012

CONCERT D'OUVERTURE — 35<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
Samedi 7 juillet / 20 h

ORCHESTRE DU FESTIVAL  
Jean-Marie ZEITOUNI, direction  
Frédéric ANTOUN, ténor

CHEUR SAINT-LAURENT  
CANTATA SINGERS OF OTTAWA  
Michael ZAUGG, chef de chœur

présenté par Hydro Québec

MARIE-NICOLE LEMIEUX CHANTE ROSSINI  
Vendredi 13 juillet / 20 h

ORCHESTRE DE CHAMBRE I MUSICI DE MONTRÉAL  
Jean-Marie ZEITOUNI, direction  
Marie-Nicole LEMIEUX, contralto

Programme : ROSSINI

CONCERT Joliette

Billetterie 450 759-4343 / 1 800 561-4343 | lanaudiere.org

Desjardins Canada SMO Québec YAMAHA RÉSIDENCES ALLEGRO résidences pour artistes CHARTWELL-QUÉBEC The Gasparie Joliette

★★★★★ «Une sidérante beauté picturale.»  
- Marc-André Lussier, La Presse  
- Martin Bilodeau, Le Devoir

# LE CHEVAL DE TURIN

UN FILM DE BÉLA TARR

61<sup>e</sup> Compétition  
Ours d'Argent  
FESTIVAL DE BERLIN

SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE BERLIN  
SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE TORONTO  
SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE NEW YORK

avec János Dertzi, Erika Bók, Mihály Kormos scénario de László Krasznahorkai et Béla Tarr

V. O. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS  
EXCENTRIS 514 847-2206  
CINÉMA LE CLAP  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

À L'AFFICHE!

★★★★★ «Une œuvre sensuelle et puissante!»  
- Viorique Harvey, 24 heures

«Un plaisir sensuel conçu pour le grand public.»  
- Alina Apostolka, La Presse

«D'une grande beauté et d'une remarquable qualité d'exécution.»  
- André Lavoie, Le Devoir

# FLAMENCO FLAMENCO

un film de CARLOS SAURA

VERSION ORIGINALE ESPAGNOLE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS  
CINÉMA BEAUBIEN 2396, Beaubien E, 721-0090  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

À L'AFFICHE!

metropolefilms.com

Hydro Québec présente

## LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 16 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 2012

Ce soir : Les deux plus grands duos de guitares de la scène internationale réunis au Domaine Forget

Judi 12 juillet, 20 h  
**JAN LISIECKI, piano**  
Œuvres de Messiaen, Bach, Martinu, Mozetich, Paderewski et Chopin

Vendredi 13 juillet, 20 h  
**Soirée russe en compagnie du légendaire QUATUOR BORODINE**  
Œuvres de Tchaïkovski et Glinka

Samedi 14 juillet, 20 h  
**L'INCOMPARABLE MARIE-NICOLE LEMIEUX CHANTE ROSSINI**  
I Musici de Montréal  
Jean-Marie Zeitouni, chef d'orchestre

LES BRUNCHES-MUSIQUE  
Tous les dimanches de l'été, 10 h 30 et 12 h 30  
Évasion gastronomique et musicale

8 juillet | De Django à Grappelli en passant par Ellington et Parker  
**Sylvain Neault Jazz Trio**

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :  
1 888-DFORGET (336-7438)  
**domaineforget.com**

Patrimoine canadien Québec JEUNESSE COGECO

# L'AGENDA

## L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

# LE DEVOIR

# CULTURE MUSIQUE



FESTIVAL DE LANAUDIÈRE 2012

## Talents d'ici et d'ailleurs

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival de Lanaudière s'ouvre samedi aux sons, tonitruants et parfois éfrayants, du *Requiem* de Berlioz. L'édition 2012 se distingue par la forte présence de talents québécois à l'éminence croissante.

Le père Fernand Lindsay, créateur du Festival de Lanaudière, n'aurait peut-être jamais osé en rêver : un festival, le plus grand en ce qui concerne la musique classique au Canada, qui peut revendiquer la dénomination de «festival international» et dont la programmation implique majoritairement des artistes québécois.

### Prophètes ailleurs

De tout temps il y eut des artistes québécois — chanteurs notamment — à grande réputation internationale. Mais certainement pas au point de cimenter la programmation d'un festival couvrant cinq fins de semaine!

Et on ne parle même pas là des concerts, les 3 et 4 août, de l'Orchestre symphonique de Montréal, vieil habitué de Lanaudière, au point de faire partie des us et coutumes. Non, on pense, par exemple, à Marie-Nicole Lemieux, qui se produira le 13 juillet. Cette chanteuse de Dolbeau-Mistassini, coqueluche du Tout-Paris lyrique, conquiert toutes les scènes européennes. Si l'amphithéâtre était en banlieue parisienne, il serait déjà complet!

Yannick Nézet-Séguin, qui reproduira le 28 juillet un fameux concert de 1808 qui vit la création, le même soir, des *Symphonies n°s 5 et 6* de Beethoven, nous arrive de Berlin, où il vient de diriger pour la seconde fois le fameux Philharmonique. Ses concerts au huppé auditorium de Baden-Baden sont courus et il enregistre les opéras de Mo-

zart pour Deutsche Grammophon — première parution *Don Giovanni* à l'automne.

Les Violons du Roy et Bernard Labadie, qui aborderont la 9<sup>e</sup> *Symphonie* de Schubert le 20 juillet, font se lever les foules à Carnegie Hall et à Los Angeles. Labadie est l'un des chefs les plus demandés aux États-Unis pour enseigner le répertoire classique aux grandes formations orchestrales. Alain Lefèvre tentera de remplir l'amphithéâtre, samedi 14 juillet, avec un récital de piano seul, lors duquel il créera les 24 *Préludes* d'un compositeur québécois: François Dompierre!

Quant au ténor soliste de ce soir, Frédéric Antoun, il a désormais l'estampille du Curtis Institute of Music de Philadelphie et a chanté au New York City Opera, au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles, au Châtelet à Paris et s'apprête à faire ses débuts au Royal Opera House de Covent Garden à Londres.

En ajoutant Jean-Marie Zeitouni, chef de l'Orchestre de Columbus, pour le concert d'ouverture et celui du 13 juillet, et un concert Gershwin de Stéphane Laforest, on se retrouve, sans vraiment rougir, avec une seule grande visite internationale à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay: celle de l'Orchestre symphonique de Pittsburgh et de son chef Manfred Honeck, les 21 et 22 juillet.

### Le plus européen des orchestres américains

La venue au Festival de Lanaudière, il y a deux ans, de l'Orchestre de Pittsburgh fut une véritable révélation. Les deux concerts, avec de mémorables prestations dans des chevaux de bataille du répertoire (*7<sup>e</sup> Symphonie* de Beethoven et *1<sup>re</sup> Symphonie* de Mahler), ont illustré à quel point certaines



FELIX BROEDE

Le chef Manfred Honeck

phalanges B des États-Unis — Pittsburg, Cincinnati, Minnesota, Saint Louis, pour nommer le carré d'as des *outsiders* — rivalisent désormais en qualité avec le fameux «Top 5» que sont New York, Chicago, Boston, Cleveland et Philadelphie.

«L'Orchestre de Pittsburgh n'est pas une machine américaine clinquante: son principal atout est de témoigner d'une culture sonore qui allie les atouts de fermeté et de puissance des orchestres du continent et des couleurs qui pourraient provenir d'Europe centrale.» C'est ce que *Le Devoir* écrivait il y a deux ans.

On espère vivre les mêmes frissons dans la 5<sup>e</sup> *Symphonie* de Tchaïkovski, le *Concerto pour violoncelle* de Dvorák samedi et les *Valses* de Strauss dimanche. À ce propos, rappelons que Manfred Honeck, ancien membre du Philharmonique de Vienne, a joué certaines de ces valse sous la direction de Carlos Kleiber...

### Dans les églises

Les autres visites internationales seront celles de solistes, qui se produiront dans les églises de la région les lundis et mardis. C'est la violoniste ja-

ponaise Midori qui ouvre la séquence, avec les sonates et partitas de Bach, à Sainte-Mélanie et à Repentigny, les 9 et 10 juillet.

La semaine suivante est nettement plus affriolante, avec deux grands pianistes: le raffiné Benedetto Lupo, lundi 16 juillet à Saint-Sulpice, et le puissant Alexander Melnikov, mardi 17 juillet à l'église de Saint-Paul-de-Joliette.

Le pianiste italien, bien connu dans Mozart à Montréal, nous a surpris cette saison avec une grandiose *Concerto pour la main gauche* de Ravel à la Maison symphonique. Il se présentera au Festival de Lanaudière avec Schumann (*Fantasiestücke op. 12* et *Nachtstücke op. 23*) et Brahms (*Rhapsodies op. 79* et *Fantaisies op. 116*). Melnikov, qui vient de nous donner, chez Harmonia Mundi, la plus magique interprétation des deux *Concertos pour piano* de Chostakovitch, l'un des disques de l'année 2012, présentera la *Wanderer Fantasie* de Schubert et les *Préludes et Fugues, op. 87 n°s 1 à 12* de Chostakovitch, qu'il a joués à Berlin, à New York et à Tokyo.

La semaine suivante sera entièrement assumée par le nouveau Quatuor Orford. Les trois *Quatuors «Razoumovski»* de Beethoven seront le fil conducteur de ces trois soirées, et c'est un autre Canadien, le pianiste Stewart Goodyear, qui conclura la présence festivalière dans les églises en interprétant des sonates pour piano de Beethoven, un corpus qu'il est en train d'enregistrer.

Le Devoir

### FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Du 7 juillet au 5 août. Renseignements: lanaudiere.org. Billets: ☎ 1 800 561-4343

## CULTURE » CINÉMA

### Bons cops, bad cops

Dans le film *Omertà*, politiciens et mafieux semblent se rouler dans la même fange

FRANÇOIS LÉVESQUE

Au milieu des années 1990, la série *Omertà* fit les belles heures de la télévision d'État. En flic pugnace, Michel Côté marqua l'imaginaire collectif. *Omertà* révéla en outre au public un certain Luc Picard et vint assoier la réputation de scénariste de Luc Dionne. Aux côtés du vétéran Michel Côté, Patrick Huard fait son entrée dans l'univers sinueux et viril de l'auteur, qui assure cette fois lui-même la mise en scène du long métrage *Omertà*. Tous trois se sont entretenus avec *Le Devoir*.

Inspiré par la saisie à Hong-Kong de 16 000 tonnes d'or fourré au tungstène, *Omertà* ramène à l'avant-scène l'enquêteur Pierre Gauthier, aujourd'hui riche propriétaire d'une firme de surveillance. Embauché par son ancien patron (devenu entre-temps ministre), Gauthier charge sa meilleure recrue d'infiltrer le personnel de Steve Bélanger, un restaurateur montréalais acquiné à la mafia, laquelle s'apprêterait à inonder le marché d'or de pacotille.

### Flic story

Michel Côté a l'habitude de revisiter ses personnages. On pense aux quatre protagonistes de *Cruising bar 1 et 2*, mais surtout à *Broue*. «Dans ma carrière, j'ai fait relativement peu de télévision, rappelle Michel Côté. Mais en 1996, j'ai vraiment été gâté. Le même soir, je jouais *Jean-Lou* dans *La petite vie* et *Gauthier* dans *Omertà*.» La folle et le flic: large éventail, on en conviendra.

Très franc, l'acteur précise que reprendre un personnage comporte des avantages, mais aussi des inconvénients. «Quand tu connais ton personnage, t'as pas à le recréer. Tu sais que tu peux faire ça et ça,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le réalisateur Luc Dionne et les acteurs de son film lors du lancement le 18 juin.

mais pas ça; que tu peux aller là et là, mais pas là. T'as pas à te casser la nênette. Sauf que moi, je suis un acteur qui aime disparaître derrière ses personnages et risquer des rôles différents, comme d'incarner le commandant Piché et ensuite le psychopathe dans *Le sens* de l'humour. Je suis aussi un acteur fier. Or, Gauthier, je l'ai joué dans trois séries et c'est certain que de l'incarner de nouveau, ça ne va pas impressionner les gens», confesse-t-il avec une candeur désarmante. Au dire même de Michel Côté, le rôle qui risque d'attirer l'attention est celui défendu par Patrick Huard.

### Agent trouble

«Je n'éprouve aucun problème à camper un personnage antipathique ou moralement ambigu», confesse pour sa part la vedette de *Funkytown*. Les zones d'ombre sont intéressantes. Quand Luc Dionne m'a dit qu'il était en train de m'écrire un rôle, surtout qu'il m'a donné les grandes lignes du personnage de Steve Bélanger, j'ai tout de suite embrayé», révèle Patrick Huard. Une fois l'intérêt de l'acteur

confirmé, Luc Dionne demeura en contact avec lui afin de discuter du personnage.

«Ce niveau d'implication là est vraiment stimulant. Après, à la lecture du scénario, il y a comme un petit côté sur mesure. Starbuck, ça s'est présenté comme ça aussi.» Contrairement à l'attendrissant David Wozniak cependant, Steve Bélanger risque fort de s'attirer l'opprobre des spectateurs. Une perspective que Patrick Huard accueille avec le sourire. «Je veux bien que les gens m'aient comme acteur, mais ils ne sont pas obligés d'aimer mes personnages.»

### Le maître de la Camorra

Intimidant pour Luc Dionne de revisiter le succès qui l'a lancé? «Non, de répondre l'auteur tout de go. Cet univers-là, c'est moi qui l'ai créé. Je le connais à fond. Et j'y suis très à l'aise. Retrouver ces personnages, c'est comme retrouver un amour de jeunesse.»

*Omertà* est personnel à plus d'un égard. Ces dernières années, en effet, Luc Dionne a davantage baigné dans la réalité historique en pondant le

scénario de *Monica la Mitraille* et en écrivant et en réalisant des films sur Aurora Gagnon et André Mathieu. «La biographie est un genre contraignant. Je ne peux pas inventer une vie à André Mathieu. Dans *Omertà*, je tombe dans la fiction. Je peux faire faire n'importe quoi aux personnages.»

Lorsqu'on lui demande si, à l'instar de ce que suggère le film, Luc Dionne est d'avis que la politique et la mafia, c'est du pareil au même, le réalisateur répond par des questions. «Est-ce que, parce qu'une chose est légitime, elle est moralement acceptable? Pourquoi, jadis, la police entrait dans les bars de machines à sous et arrêtait tout le monde alors qu'aujourd'hui, les mêmes machines à sous placées dans les mêmes bars appartiennent au gouvernement? Qu'est-ce qui a changé? Est-ce que c'est moralement plus acceptable parce que c'est l'État qui gère les machines?» Des questions à placer sous *omertà*? Le film prend l'affiche mercredi.

Collaborateur  
Le Devoir

## CULTURE › CINÉMA



Ce film met en scène les membres d'un réseau de vente de cannabis de la Californie.

## Appelez Drogue secours!

*Savages* est parmi les moins bons coups d'Oliver Stone

**SAUVAGES**  
(V.F. DE SAVAGES)

Réalisation: Oliver Stone. Scénario: O. Stone, Shane Salerno, Don Winslow, d'après son roman. Avec Blake Lively, Aaron Johnson, Taylor Kitsch, Salma Hayek, Benicio Del Toro, John Travolta. Photo: Daniel Mindel. Montage: Joe Hutshing, Stuart Levy, Alex Marquez. Musique: Adam Peters. États-Unis, 2012, 130 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

*Savages* marque pour Oliver Stone un retour dans l'univers des narco-trafiquants. En effet, avant de s'imposer comme cinéaste avec *Platoon*, en 1986, le lauréat d'un Oscar pour le scénario de *Midnight Express* écrit celui de *Scarface* pour Brian De Palma. En cette occasion, Stone ne se contenta pas d'adapter le film original de Howard Hawks: il transposa l'action de Chicago à Miami, remplaça la contrebande d'alcool par le trafic de cocaïne, et fit du gangster italo-américain un émigré cubain débarqué en sol américain dans la foulée de l'exode de Mariel. Recherchiste infatigable et déjà consommateur de drogue notoire, Oliver Stone passa deux mois au pays de Fidel Castro afin de fouiller convenablement son sujet. Devant son plus récent long-métrage, on doute qu'il se soit donné tant de mal cette fois.

Les choses s'annoncent pourtant bien. Un fini granuleux, des silhouettes masquées, des hommes enchaînés qui supplient l'objectif du regard, un bruit de tronçonneuse: ainsi, Oliver Stone s'offre un clin d'œil grinçant à l'une des plus célèbres scènes de *Scarface* en guise d'ouverture. C'est de circonstance. Si seulement le reste avait été de la même eau...

*Savages* se déroule dans l'environnement luxueux et sexy de Laguna Beach, en Californie. Tout le monde il est beau, tout le monde il est jeune, tout le monde il est surfeur. Et tout le monde il fume du pot. Ben et Chon (à ne pas confondre avec Cheech et Chong) l'ont compris et, depuis six ans, ils sont à la tête d'un réseau de vente de cannabis suffisamment développé pour leur assurer une vie de pacha, à eux ainsi qu'à Ophelia, la fille qui leur a donné son cœur à tous les deux. En fait, la marijuana de Ben et Chon est tellement bonne qu'Elena, une narco-trafiquante mexicaine, a décidé de procéder à un rachat hostile. Question de mettre un peu de pression sur les entrepreneurs indépendants, la señorita sadique kidnappe la pauvre Ophelia. Entre brosse à dents et salade verte, les demandes de cette dernière envers ses géliers ne permettent guère de conclure à un profond état de choc, mais passons.

On comprend que quelque chose cloche bien avant, dès la deuxième scène. Il s'agit du véritable prologue, ce qui n'empêche pas ensuite une très longue et très laborieuse mise en place en attendant l'action. Bref, dans la séquence en question, l'image vire inexplicablement au noir et blanc alors que la ravissante Ophelia prend la pose sur la plage, sa silhouette sculpturale se découpant devant un océan aussi photographique qu'elle. Vrai que Blake Lively, l'actrice qui interprète Ophelia, pourrait faire de la réclame pour Calvin Klein. N'empêche, cet esthétisme-là paraît à présent un brin ringard. Sur tout, on ne comprend pas trop sa pertinence. De telles coquetteries formelles, *Savages* en est truffé.

Avance rapide

L'un des procédés favoris du réalisateur s'avère à cet égard celui de la télécommande. Remarquez que son recours poussif à la fonction «avance rapide» ne distrait jamais des nombreuses longueurs qui plombent son récit. Le jeu des acteurs n'aide pas puisque, d'un côté, il y a ceux qui prennent la proposition au sérieux et, de l'autre, ceux qui se croient chez Tarantino, dont un John Travolta très en forme, mais hors tempo.

Peut-être parce qu'elle a vu *Sunset Boulevard*, Ophelia as-

sure (fort mal) la narration en voix hors champ en prenant soin de mentionner ce que n'est pas parce que c'est elle qui raconte l'histoire qu'elle s'en tire à la fin. Les dialogues regorgent de ce genre de précisions, par exemple lorsque la belle évoque le film *Butch Cassidy and the Sundance Kid* en comparant ses amants à Paul Newman et Robert Redford, et elle-même à Katherine Ross. Si seulement! Devant tant d'impudence, on ne manque pas de se rappeler que tout ce beau monde savait jouer, une qualité de base qui fait cruellement défaut au trio plastique de *Savages*. Du réalisateur de *Natural Born Killers*, on attendait mieux.

Collaborateur  
Le Devoir

## Ils se sont tant aimés

JOSÉ AND PILAR  
(V.O., S.-T.A. DE JOSÉ Y PILAR)

Réalisation: Miguel Gonçalves Mendes. Photo: David Neves. Montage: Cláudia Rita Oliveira. Portugal, Espagne, Brésil, 2011, 117 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

«*Pilar*», entend-on alors que l'écran est toujours noir. Puis l'image se précède: dos à de majestueuses montagnes brumeuses, José Saramago se tient bien droit. Impossible de deviner qu'il se meurt. «*Pilar*, répète-t-il. *Nous nous reverrons autre part.*» Promesse d'amour renouvelée.

Si l'on en croit l'adage désuet, une femme se cache derrière chaque grand homme. Le documentaire *José y Pilar* prouve à quel point ce fut vrai pour l'écrivain portugais José Saramago, auteur notamment des romans *L'évangile selon Jésus-Christ* et *L'aveuglement*, et lauréat en 1998 du prix Nobel de littérature. Épouse et muse, Pilar Del Rio fut également pour son conjoint une traductrice, une administratrice et, peut-être surtout, un refuge. Sachant cela, on ne s'étonnera pas de ce que le documentaire de Miguel Gonçalves Mendes lui fut dédié.

Divisé en chapitres (c'est de circonstance), *José y Pilar* débute à l'hiver 2006, alors que José Saramago s'appête à lancer *As pequenas memórias (Petites mémoires)* et à commencer le travail sur son nouveau roman, *Le voyage de l'éléphant*, une autre de ses ambitieuses paraboles. Dans sa villa blanche aux lignes pures sise au bord de la mer, sur l'île de Lanzarote, le couple fait construire une bibliothèque. Bientôt, il s'envolera pour le Portugal, puis pour le Japon... Assis devant son or-

dinateur, l'écrivain s'exerce au jeu de patience au lieu d'écrire. «*C'est pour déjouer la maladie d'Alzheimer*», se défend-il. En retrait mais néanmoins inquisiteur, la caméra glane des bouts d'un quotidien rimant avec entrevues, correspondance, hommages et récriminations. Plus significatif encore, la caméra cueille les silences et les moments creux, instants contemplatifs où le temps suspend son cours et durant lesquels la communion du couple transcende l'écran.

La manière d'être homme

Graduellement, la relation qu'entretiennent les deux époux depuis plus de vingt ans apparaît de plus en plus riche, profonde. Au-delà de l'accès privilégié à l'intimité d'un géant de la littérature moderne, c'est cette complexité muette qui émeut le plus. Que d'amour dans les non-dits que partagent ces deux-là, que de compréhension dans les regards furtifs qu'ils échangent.

Il se dégage de cette union un équilibre étonnant, lui affichant une modestie qui eût l'heur d'enrager ses détracteurs, elle s'activant en coulisses sans jamais donner l'impression de s'oublier. On décèle chez eux une complémentarité inspirante et portuse d'espoir pour les romantiques de ce monde. Voilà qui ne manque pas d'ironie, José Saramago ayant sa vie durant été un humaniste pessimiste. «*Mauvais, les hommes le sont tous, la différence réside seulement dans la manière de l'être*», écrit-il dans *Le Dieu manchot*. Or, de par son existence et de par la vie qu'il mena aux côtés de Pilar Del Rio, il prouva lui-même la possibilité du contraire.

Collaborateur  
Le Devoir

## Le pêcheur et son porc

LE COCHON DE GAZA

Réalisation et scénario: Sylvain Estibal. Avec Sasson Gabay, Baya Belal, Myriam Tekaiya, Gassan Abbas. Image: Romain Winding. Montage: Damien Keyeux. Musique: Aqualactica, Boogie Balagan. France, 2011, 99 min.

ANDRÉ LAVOIE

La réalité des territoires occupés et celle du conflit israélo-palestinien n'apparaissent pas comme de grands sujets comiques, et encore moins à fort potentiel commercial.

Pour son premier long-métrage, *Le cochon de Gaza*, Sylvain Estibal a décidé de tenter le sort, et de jouer gros... dans tous les sens du terme. Car se moquer, avec un sourire attendri, du quotidien d'un peuple meurtri et y parachuter une bête dont la laideur, l'hygiène, voire l'impureté détournent tous les regards, c'était un pari audacieux à relever.

Mauvaise pêche

Il décline le tout de manière souvent absurde, à commencer par l'arrivée spectaculaire de cet animal au lendemain d'une tempête, pris dans les filets de Jaffar (Sasson Gabay, très physique et plein d'aisance), un pêcheur gaffeur, endetté et pris entre son épouse insatisfaite et deux soldats israéliens qui occupent le toit de sa maison en ruine pour surveiller les environs. Que pourrait-il bien faire de ce petit monstre encombrant? Après avoir tenté de le vendre, il fait la connaissance de Yelena (Myriam Tekaiya), une Israélienne d'origine russe installée dans une colonie et qui dorlote un petit troupeau



FILMS SÉVILLE

Un cochon bouleverse la vie d'un pêcheur palestinien dans le premier long-métrage de Sylvain Estibal.

avec discrétion. Le sperme de la découverte de Jaffar pourrait l'intéresser, et elle est prête à déboursier ce qu'il faut pour l'obtenir.

À partir de cette proposition d'affaires, les choses s'accroissent, et se compliquent, pour celui qui commence à afficher une certaine aisance financière mais qui suscite aussi des doutes à cause de son comportement étrange et ses angoisses spirituelles sur l'impureté. De plus, cacher un tel amas de graisse, de viande et d'odeurs suspectes n'est pas de tout repos, devenant même un geste de trahison qui devra être pardonné par un acte de terrorisme.

Ce pêcheur d'infortune, puisant dans la mer plus d'ordures que de poissons, apparaît souvent comme un clown, une sorte de Charlot sans chapeau ni canne, traversant le paysage

avec la dégainée de l'homme un peu niais, constamment dépassé par les événements. Cette posture affiche son charme, mais aussi ses limites, car le récit s'embourbe peu à peu dans une succession de scènes grotesques où le cinéaste ne cherche qu'à souligner la drôlerie à gros traits, rarement l'humanité.

Pour tout dire, ce héros improbable se comporte avec une désinvolture qui épuise vite son capital de sympathie. On ne voit qu'une mécanique comique efficace à certains égards, surtout quand l'outrance cède la place à quelques finesses. S'il est vrai qu'il faut savoir manier l'audace, il est bon de connaître aussi l'art du dosage.

Collaborateur  
Le Devoir

**RIEZ** C'EST NOTRE 30<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE Le **PRÉNOM**

### TOUT LE MONDE EN PARLE!

«Très bonne pièce, pour ses 30 ans, Juste pour rire frappe TRÈS FORT!»  
- Catherine Richer, *Puisqu'il faut se lever 98,5 FM*

« Mise en scène EFFICACE de Serge Denoncourt (...) À voir ABSOLUMENT! »  
- Valérie Guilbault, *Rythme FM*

« 5 acteurs brillants, EXCELLENTS! (...) TELLEMENT drôle, on rit, on se tord de rire (...) Allez-y, c'est du pur bonheur! »  
- Marie-Christine Proulx, *Salut Bonjour!*

« Un show à voir ABSOLUMENT, rire à en pleurer! »  
- Mélanie Maynard, sur *Twitter*

« Le Prénom: une pièce qu'on ne fait pas que recommander aux amis, ON RETOURNE AVEC EUX! »  
- Luc Boulanger, *La Presse*

« Le Prénom sera sans contredit le SUCCÈS théâtral de l'été 2012! »  
- Herby Moreau, sur *Twitter*

« DRÔLE à mourir. Acteurs FORMIDABLES! »  
- Nathalie Petrowski, sur *Twitter*

**PASSEPORT 2012**

AUSSI DISPONIBLE AVEC LE

**PASSEPORT 30<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE**

PLUS DE DÉTAILS AU [HAHAHA.COM/PASSEPORT](http://HAHAHA.COM/PASSEPORT)

Mise en scène Serge Denoncourt

Avec Christian Bégin, Patrice Robitaille, Gabriel Sabourin, Catherine-Anne Toupin, Isabelle Vincent

Une pièce de Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière

Adaptation Maryse Warda

Direction artistique Pierre Bernard

Réservé dès maintenant

Billetterie Juste pour rire | **hahaha.com** | **monumental**

514 845-2322 | 514-871-2224

en collaboration avec

## CULTURE DE VISU



GUY L'HEUREUX

La Courte-pointe monumentale de Philippe Allard et Justin Duchesneau accueille les visiteurs à l'entrée de la Fonderie Darling.

## Entre vide et matières omniprésentes

Trois projets présentés à la Fonderie Darling jouent avec la notion du vide et de la perception

**LES ŒUVRES QUI N'ÉTAIENT PAS LÀ**  
De Guillaume La Brie, Jon Knowles, Philippe Allard et Justin Duchesneau  
Fonderie Darling  
745, rue Ottawa  
Jusqu'au 2 septembre.

JÉRÔME DELGADO

Trois projets — sculptures ou installations — sont à l'affiche cet été à la Fonderie Darling. De nature fort différente, les trois négocient avec une certaine idée du vide. Les images en négatif, récipients troués et poutres sans fonction qui animent l'un ou l'autre des univers reposent néanmoins sur la présence de matériaux, parfois très visibles, très présents.

Avant même d'entrer dans le bâtiment, la Courte-pointe

de Philippe Allard et Justin Duchesneau joue avec l'immensité du plein air de manière audacieuse. Monumentale, la structure multicolore et carrelée fonctionne aussi, selon la volonté de ce duo artiste et architecte, comme une miniature. Le titre le dit: il s'agit d'une couette, un tissage maison qui semble fabriqué par un artisan géant.

À l'abri

L'assemblage, parce que c'en est un, est pourtant fait de caisses de lait en plastique plutôt que de fils de laine. Il repose à la verticale sur une partie de la façade de la Fonderie. Son apparence plate et lisse s'estompe dès qu'on s'en approche. La courtepointe devient un véritable abri, une architecture sous laquelle on doit passer pour entrer dans le bâtiment.

Allard et Duchesneau avaient occupé en 2009 le bassin de la Place des Arts avec un ensemble de barils en forme d'arc-en-ciel. Ludique et ornemental, basé sur le noble recyclage d'objets industriels, leur art frôle l'insignifiance, celle qui accompagne les œuvres design, de plus en plus présentes dans l'espace urbain, comme celles qu'on voit depuis quelques étés sur l'esplanade de la station du métro Mont-Royal.

Courte-pointe est au-dessus de ces propositions spectaculaires faites pour épater. Sa paroi percée fonctionne comme un vitrail. Elle laisse percer suffisamment de lumière pour jouer son rôle architectural. L'œuvre commente, en toute subtilité, cette soif de construction dont les villes, Montréal y comprise, sont incapables de se rassasier.

La grande salle de la Fonderie Darling pose un beau défi

que Guillaume La Brie relève avec *Les œuvres qui n'étaient pas là*. Lui aussi joue de la perception. C'est avec raison que la visite doit commencer par le milieu de la pièce: le jeu d'ombres, bien manié par l'éclairage des néons et naturel, ne serait pas possible autrement.

Scénographie

Guillaume La Brie n'est pas metteur en scène, mais sculpteur, dans une tradition pure, celle qui lui fait couper, tailler et modeler le bois. Mais le natif de Saint-Hyacinthe est aussi animé d'un sens de la scénographie. Un de ses projets, en 2006-2007, *Les envahisseurs de l'espace*, se vivait comme un véritable théâtre du chaos.

Pour *Les œuvres qui n'étaient pas là*, La Brie joue entre l'illusion, la mémoire et l'accumulation. Il marie les époques, manie le « choc des cultures ». Deux seuls éléments, l'un d'une puissance verticale, l'autre accroché

très haut sur un mur, ont été disposés à bonne distance l'un de l'autre. Chacun est composé de son mobilier, que l'artiste détourne et à partir duquel il a créé, dans le vide, en négatif, deux silhouettes.

L'artiste est connu pour ses œuvres massives, ses structures brutes sans identité ou alors ses objets très reconnaissables, des chaises par exemple. Cette fois, il s'est tourné vers la tradition statuariaire, en s'appuyant sur le motif du socle et du personnage historique, ici George Washington. Il semble lancer un salut à Pierre Ayot, dont les structures monumentales étaient un condensé d'histoire de l'art et de trompe-l'œil.

Chez La Brie, rien n'est visible au premier regard et les apparences nous trompent. Ce qui fascine. Et le meilleur ici,

comme c'est souvent le cas dans cette vaste salle, vient du fait qu'elle n'est occupée qu'avec parcimonie.

Le troisième artiste, Jon Knowles, puise pour son projet *Mixed Misuse* dans le faux-semblant et étale une trentaine de poutres en acier, tirées en apparence des ateliers mêmes de la Fonderie.

Knowles, qui était de la première cuvée de la Triennale québécoise en 2008, travaille l'accumulation, voire la collection, de manière minimaliste.

Ici, il suggère que tout s'imbrique, s'alimente de son entourage, autant une communauté vivant sous un même toit qu'un lieu comme la Fonderie, qui milite pour la sauvegarde de son quartier.

Au final, malgré tout, l'expo déroute. Et bien qu'elle finisse par faire sourire à la découverte de tous ces faux végétaux laissés autour des poutres, on reste sur notre faim.

Collaborateur  
Le Devoir

**LA FIN DU MONDE... EN CARICATURES!**

DU 20 JUIN 2012  
AU 26 JANVIER 2013  
690, RUE SHERBROOKE OUEST | McGill | MUSEE-MCCORD.QC.CA

MUSEE MCCORD

**VISITE GUIDÉE**  
Site archéologique

**RESSUSCITER BON-SECOURS**

Découvrir une chapelle et un quartier disparus

**Tournées découvertes**  
Mardi au dimanche en après-midi  
1<sup>er</sup> juin au 2 septembre 2012

**Tarifs**

Adulte	10 \$
Étudiant et aîné	7 \$
Enfant	5 \$
Famille	20 \$

**VISITEZ LE MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS**

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal  
514-282-8670 @ Champ-de-Mars  
www.marguerite-bourgeois.com

www.marguerite-bourgeois.com/bon-secours

Partenaire média **LE DEVOIR**

**Stewart Hall**  
ART GALLERY

Du 8 juillet au 26 août 2012

**DAVID MOORE :**  
Le musée imaginaire du moulin

**PIQUE-NIQUE VERNISSAGE ANNUEL :**  
Dimanche 8 juillet, de midi à 16 h  
Apportez votre goûter!  
Crème glacée et grignotines sont offertes!

Atelier de création pour toute la famille de midi à 14 h & Performance musicale de Tôôt Lahorn jouant de la clarinette et de l'ocarina sur la terrasse

Entrée libre  
INFO : 514 630-1254  
www.ville.pointe-claire.qc.ca

**LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN**

FONDATION DEROUIN

### Symposium international d'art in situ Du 14 juillet au 14 octobre 2012 à Val-David

Vivez une expérience pour toute la famille dans les Jardins du précambrien : trois kilomètres de sentiers, visites guidées, symposium d'art in situ, concerts et conférences !

Ouverture des Jardins

Du 14 juillet au 3 septembre 2012 : ouvert 7 jours/semaine, de 10 h à 17 h

Du 8 septembre au 14 octobre 2012 : ouvert les samedis et dimanches, de 10 h à 17 h

1301, montée Gagnon, Val-David | www.jardinsduprecambrien.com

**L'ARBRE DE LA MÉMOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE**

21 JUILLET  
Henri Dorion, géographe

28 JUILLET  
Pierre Nepveu, poésiste

4 AOÛT  
Michel Allard, histoire

11 AOÛT  
Manon Regimbald, art

35<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE

## LIVRES

## Réinventer le polar

L'inspecteur-chef Armand Gamache poursuit sa série d'enquêtes



DANIELLE LAURIN

Meurtre, mystère, enquête. D'accord. Mais, aussi, considérations sur la psychologie, la philosophie, la poésie, l'art en général. Et humour, fantaisie. Tout cela entremêlé de remarquable façon. Encore une fois.

Encore une fois, l'inspecteur-chef de la Sûreté du Québec Armand Gamache et son équipe débarquent dans le petit village enchanté de Three Pines, situé dans les Cantons-de-l'Est. Où l'on retrouve la même bande d'amis.

Décidément, on ne se lasse pas de cette série plusieurs fois primée, traduite dans une vingtaine de pays. L'auteure, Louise Penny, journaliste née à Toronto et Québécoise d'adoption, parvient à se surpasser d'étonnante façon dans *Régénération*, le cinquième volet de la série « Armand Gamache enquête ».

Autant on prend plaisir à renouer avec les lieux et les personnages qui reviennent de livre en livre, autant on est séduit par l'ingéniosité avec laquelle se déroule l'enquête. L'émotion est là. La fascination aussi. Et en même temps, on est sur les dents.

Le cadavre d'un homme est retrouvé dans le bistro d'Olivier, point de rencontre des habitants du village, où l'on sert dans une ambiance chaleureuse de la bonne bouffe et du bon vin. Branle-bas de combat.

## Questions, questions

Qui a tué ce vieillard qui a toutes les apparences d'un sans-abri et que personne ne semble connaître au village? Et pourquoi a-t-on transporté le corps spécifiquement dans le bistro d'Olivier? Car Gamache s'en rend compte très vite, le meurtre n'a pas été perpétré sur place. Où, alors? Par qui? Et pourquoi?

Au-delà des questions de routine, Gamache s'interroge avant tout sur l'émotion derrière.

L'émotion derrière le meurtre. Ses coéquipiers le savent, et le jeune enquêteur qu'il prend sous son aile va le découvrir très vite: «[...] on ne voit pas ce qui tue, d'où le danger. Ce n'est ni un revolver, ni un couteau, ni un poing. C'est une émotion. Rance et putride. Attendant l'occasion de frapper.»

Cette émotion est nécessairement liée au passé. Et a bien souvent à voir avec des secrets enfouis. D'où le besoin de mentir. C'est la façon de voir de Gamache, celle qu'il transmet à son équipe.

Alors, qui a quelque chose à cacher à Three Pines? Qui a intérêt à mentir? Bien des gens, semble-t-il. Bien des gens se livrent à une lutte intérieure. C'est ce qu'on comprend. On n'est pas dans le noir ou blanc ici.

Bientôt, les suspects au village vont se multiplier. Parmi les habitués, consternés. Mais aussi chez les nouveaux arrivants de l'endroit, ceux qui viennent d'acquiescer, pour la transformer en auberge de luxe, une vieille demeure au lourd passé, où des meurtres ont déjà été commis.

L'imbroglio est total. Histoires de concurrence, de jalousie, de vengeance. De cupidité. De trahison. Histoires de peur, de terreur. Tout cela s'entrecroise.

L'enquête va dans tous les sens. Elle nous conduit jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte, en Colombie-Britannique. Sur la piste du cèdre rouge, de l'artiste Emily Carr et de l'éco-terrorisme. Ça fait beaucoup, oui. Un peu chargé. Mais ça se tient.

On est aussi amené, chemin faisant, à replonger dans l'histoire des pays de l'Est, à revenir à l'époque de l'effondrement de l'Union soviétique, à remonter la filière jusqu'en Tchécoslovaquie.

Mais le plus souvent, nous sommes ramenés dans une cabane, en forêt, à vingt minutes de marche de Three Pine. Là vivait, entouré d'œuvres d'art de grande valeur, un ermite, sculpteur de talent. Là se trouve la véritable solution de l'énigme.

Il nous faudra encore apprendre à décrypter, avec Gamache, de mystérieuses inscriptions, à l'aide de codes secrets. Tout cela s'avère fort



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Louise Penny, Québécoise d'adoption.

complexe. Et très divertissant.

Les fils aux nombreuses ramifications se déroulent lentement. En laissant chaque fois en plan une part de mystère. Nous tenant en haleine, jusqu'à la toute fin. Même une fois identifiés pour de bon l'homme assassiné, le meurtrier et le motif concret du meurtre, restera à éclaircir une part de l'énigme. Brillant.

## La poésie, même

Pendant ce temps, les petites choses du quotidien, les petits rien de la vie n'en continuent pas moins d'exister. C'est ce qui donne une

touche toute particulière aux romans de Louise Penny, à *Régénération* en particulier: on voit vivre au jour le jour tout un chacun, policiers autant que villageois, aux prises avec leurs émotions, leurs contradictions.

On voit un couple de peintres, Peter et Clara, lui artiste reconnu, elle en train de le surpasser. On sent la tension. On entend leurs questionnements. On est dans leur maison, dans leurs ateliers respectifs.

Peter et Clara font partie des personnages redondants de la série. Tout comme Olivier, le proprio du bistro. Un gai, qui vit en couple avec Gabri, dans le gîte qu'ils ont mis sur pied. On est dans leur vie à tous les deux, comme on est dans la vie du bistro, quand tous se réunissent pour manger ou boire un verre.

L'un des personnages les plus fantaisistes de la série est sans doute cette vieille poète célèbre, mais folle et alcool, appelée Ruth. Elle débâtable des insultes à tout venant. Et elle est du genre à se balader avec à ses côtés un canard, un vrai canard vivant, habillé avec des vêtements d'enfant.

Elle est du genre à servir, quand elle reçoit ses amis à souper dans sa maison capharnaüm, des pêches en conserve, des morceaux de bacon, du fromage et des oursins en gélatine. Le tout arrosé de scotch, que les invités sont sommés de boire dans de grands bols. Savoureux.

Ces incursions, parfois très comiques, dans la vie de chacun ponctuent avec bonheur le récit. Le tout est parsemé de poésie. Celle de la vieille poète folle qu'affectionne particulièrement Gamache et qui rebute son adjoint. Mais pas seulement.

Les allusions et citations littéraires sont nombreuses. On passe de Thoreau à Pascal, on visite Charlotte Brontë. Et ça coule, c'est sensé. C'est riche. Inspiré.

Bien plus que du polar.

## RÉVÉLATION BRUTALE

Louise Penny

Traduit de l'anglais (Canada) par Claire et

Louise Chabalière

Flammarion Québec

Montréal, 2012, 480 pages

## POLAR

## Un Québécois, un Canadian

Des enquêtes surréelles soulignent à leur façon les deux solitudes

MICHEL BÉLAIR

D'un côté, une histoire un peu molle — pas tellement à cause de son sujet qu'à cause de la façon dont elle est menée. De l'autre, un truc invraisemblable à la frontière même de l'étrange, du *gore* et de l'insupportable. Jean Lemieux mène lentement, presque précautionneusement, son enquêteur André Surprenant. Robert Pobi nous plonge d'entrée de jeu dans une sanguinolente histoire où un tueur en série se cache sous des traits insoupçonnables. Deux angles d'attaque fort différents: l'un résolument nord-américain sans frontière aucune; l'autre carrement d'ici, plus restreint, presque père. Le tout dessiné par deux écritures aux antipodes l'une de l'autre.

Celle de Pobi — la nouvelle découverte de l'éditeur Sonatine — est flamboyante, crue, brute, sidérant souvent. Cet écrivain canadien indubitablement doué, surgi de nulle part, ouvre son tout premier livre traduit en français par une description qui vous jettera par terre, celle de débris de toutes sortes, carcasses en tous genres transhumant lentement au fond de l'océan le long des côtes américaines surpeuplées...

Comme par hasard, un ouragan de force 5 se prépare à

frapper la Nouvelle-Angleterre au moment où s'amorce *L'invisible*; cette violence extrême va accoucher d'une violence encore plus terrible puisque Robert Pobi met en scène un sadique grand S qui s'amuse à écorcher vives ses victimes. On vous prévient: il y a là des lignes, et même des paragraphes entiers, si insupportables que l'on devra parfois cesser de lire et prendre un peu d'air frais... Mais quels personnages! Quelles vies! Folles, déjantées; entre autres celle de ce peintre de l'école de Jackson Pollock, célèbre depuis longtemps, adulé, foudroyé par l'Alzheimer... et par

une panique virulente qui lui brûle le fond des yeux lors de ses rares moments de lucidité. Celle de Jake aussi, le spécialiste du FBI, son fils, qui mène l'enquête. Enquête un peu longue d'ailleurs, comme si on avait souhaité faire durer l'horreur pour que la fin de l'histoire nous saute encore plus au visage, inconcevable. Brrrrr... Mais quel style! On relira sans aucun doute ce Robert Pobi, aussi *Canadian* soit-il.

## Mouton noir?

André Surprenant, lui, ne nous réserve rien de tel. Même si Jean Lemieux tente de faire de lui un mouton noir de la SQ, il est toujours l'homme posé et calme ren-

contré lors de sa dernière enquête aux îles de la Madeline, le long du chemin des Arsènes. Surprenant n'a rien de surprenant, et l'on devine rapidement que ses amis se couchent d'aussi bonne heure que lui.

Ici, dans *L'homme du jeudi*, il enquête sur la mort d'un jeune garçon retrouvé dans la rivière Saint-François après avoir été frappé par un chauffard. Un peu ennuyant, presque beige, Surprenant est néanmoins tenace, même si ce n'est pas d'abord lui qui rend cette histoire de délit de fuite intéressante au bout du compte. C'est en fait la constante qualité d'écriture de Jean Lemieux et la justesse des traits qu'il prête à ses personnages — même si on a souvent l'impression qu'ils ne sont qu'esquissés — qui vous mèneront jusqu'à une conclusion étonnante dans un chalet perdu au fond des bois. On se surprendra quand même à souhaiter que le lieutenant Surprenant s'éclate un peu, qu'il sorte un jour des sentiers battus et qu'enfin il parvienne, oui, à nous surprendre...

Le Devoir

## L'INVISIBLE

Robert Pobi

Traduit de l'anglais par Fabrice

Pointeau

Éditions Sonatine

Paris, 2012, 426 pages

## L'HOMME DU JEUDI

Jean Lemieux

La Courte Échelle

Montréal, 2012, 256 pages

## Une revue américaine, en français

Le Believer arrive, quatre fois par année

CATHERINE LALONDE

Depuis 2003, la revue américaine *The Believer* paraît tous les mois, sous les bons soins des éditions McSweeney's de San Francisco. S'y trouvent des fictions, des réflexions sur l'écriture, des fiches critiques et des conversations entre auteurs, de formes et de longueurs absolument libres. En Angleterre et aux États-Unis, le magazine, version originale, est feuilleté, dit-on, par quelque 50 000 lecteurs. Pas de la petite bière pour une revue littéraire.

## De l'imaginaire des littéraires

Est arrivé sur les tablettes il y a quelques semaines le premier numéro de la version française. *Le Believer* présentera ainsi tous les trois mois le meilleur de son pendant américain. On trouve dans le numéro d'ouverture, porté par des traductions vivantes et élégantes, une conversation sur Bob Dylan entre le romancier Don DeLillo et le journaliste musical Greil Marcus; une visite de la maison autrichienne de Thomas Bernhard par Jonathan Taylor; un essai sur l'importance du bunker dans l'imaginaire américain, de Cormac McCarthy à Friedrich Nietzsche, signé Alena Graedon; une conférence de Zadie Smith sur l'art et l'artisanat d'écrire qui dévoile les méfaits psychologiques du trouble de finalité des 20 premières pages d'un roman. Entre autres.

Le graphisme et la présentation sont aciculés, la lecture est agréable et intelligente.

On annonce pour les prochains numéros des nouvelles graphiques, Paul Auster, David Lynch et Bret Easton Ellis. Une belle façon de survaloriser la création américaine contemporaine. À suivre.

Le Devoir

## LE BELIEVER

Revue trimestrielle

Éditions Inculte

France, 2012, 130 pages



Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 25 juin au 1 <sup>er</sup> juillet 2012	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR

Romans québécois		
1	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle 1/3
2	Volte-face et malaises	Rafaelle Germain/Libre Expression 3/15
3	Souvenirs de la banlieue • Tome 2 Michel	Rosette Laberge/Éditeurs réunis 2/3
4	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression 4/10
5	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise 5/10
6	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 5 Abussos	Anne Rabillard/Wollan 6/10
7	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean 7/12
8	Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 8/2
9	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont 9/14
10	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 10/13
Romans étrangers		
1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO 1/12
2	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy 2/8
3	L'été de la deuxième chance	Elin Hilderbrand/Lattès -/1
4	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont 3/10
5	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès 4/10
6	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel 5/5
7	L'œil du léopard	Hemming Mankell/Seuil 6/8
8	L'attente de Faube	William Boyd/Seuil 7/3
9	La mort s'invite à Pemberley	P.D. James/Fayard -/1
10	Les partenaïres	John Grisham/Robert Laffont 8/7
Essais québécois		
1	Les faces cachées d'Amir Khadir	Pierre K. Malouf/Accent grave -/1
2	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé 4/12
3	C'était au temps des mammoth/ Boreál	Serge Bouchard/Boreál 1/21
4	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boreál 6/3
5	Un gouvernement de trop	Stéphane Gobeil/VLB 3/8
6	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boreál -/1
7	L'avenir du Québec. Les entrepreneurs à la rescousse	Pierre Duhamel/La Presse 7/5
8	La soif de bonheur	Collectif/Bayard 5/9
9	L'état du Québec 2012	Collectif/Boreál -/1
10	Québécois 101. Notre portrait en 25 traits	Pierre Côté/Québec Amérique 8/8
Essais étrangers		
1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil 1/13
2	4000 ans de mystifications historiques	Gerald Messadié/Archipel -/1
3	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion -/1
4	Le goût de vivre et cent autres propos	André Comte-Sponville/LGF 8/2
5	Le déréglage du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF 5/3
6	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux -/1
7	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux 3/13
8	Humain. Une enquête philosophique sur ses révolutions...	Monique Aïdan / Roger-Pol Droit/Flammarion -/1
9	Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner	Collectif/Albin Michel -/1
10	Je t'aime à la philo. Quand les philosophes parlent...	Olivia Gazdár/Robert Laffont -/1

1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil 1/13
2	4000 ans de mystifications historiques	Gerald Messadié/Archipel -/1
3	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion -/1
4	Le goût de vivre et cent autres propos	André Comte-Sponville/LGF 8/2
5	Le déréglage du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF 5/3
6	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux -/1
7	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux 3/13
8	Humain. Une enquête philosophique sur ses révolutions...	Monique Aïdan / Roger-Pol Droit/Flammarion -/1
9	Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner	Collectif/Albin Michel -/1
10	Je t'aime à la philo. Quand les philosophes parlent...	Olivia Gazdár/Robert Laffont -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Samedi 11 août - exposition à QUÉBEC  
**Les aventures surréalistes des femmes artistes du Mexique et des États-Unis**

Du 13 au 15 août : voyage aux ÉTATS-UNIS  
 Le Musée Shelburne (Vermont)  
 Le Musée d'art Fenimore (Cooperstown, NY)  
 AïDA au Glimmerglass Opera Festival  
 Réservations jusqu'au 10 juillet

www.lesbeauxdetours.com  
**514 352-3621**  
 En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
 Titulaire d'un Permis du Québec

la grosse femme  
 d'à côté est partie  
 michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST  
 MONT-ROYAL  
 514-523-6389

ESSAI

# Dans le dédale de Michel Morin



LOUIS CORNELLIER

Aussi bien vous prévenir : Michel Morin n'est pas un philosophe facile. « Refuser, écrit-il, qu'une pensée s'exprime dans un langage autre que le langage habituel, que ce langage soit plus condensé, plus abstrait, plus chargé, voire même plus allégué (du fait d'une certaine allégresse), c'est simplement refuser la pensée, la rabrouer, chercher à la faire taire. »

Philosophe de la voix intérieure, du « murmure signifiant » de l'âme qui balbutie, en nous, « le drame qu'il y a à être soi et à ne pas l'être, à ne pas coïncider avec soi, ce qui correspond à l'expérience proprement dite de la conscience », Michel Morin, dans *De vive voix*, propose d'abord une « poétique », c'est-à-dire, ici, une sorte de discours de sa méthode, et, ensuite, une « politique », soit une réflexion sur ce que peut vouloir dire philosophe au Québec.

En « révolte contre la société moderne qui affirme l'emprise du spectacle, du visuel au premier degré, sur l'expérience intérieure, à la limite réputée non existante », le philosophe ne veut pas tant soumettre des thèses critiques à la discussion que proposer une démarche nous permettant de renouer avec l'essentiel, qui n'est rien d'autre que la voix intérieure. « Happés par le présent, écrit-il, les hommes deviennent absents à ce qui pourrait se laisser

entendre de l'intérieur d'eux, cette parole unique [...] qu'ils pourraient peu à peu apprivoiser et exprimer. »

Une philosophie réduite à des thèses et à des contenus à discuter lui semble insignifiante. Philosophe, pour Morin, c'est se mettre à l'écoute du « dialogue intérieur, issu du décalage de soi à soi », qui nous habite, pour tenter, ensuite, de le « transposer » dans l'écriture. Le style, en ce sens, n'est pas que l'ornement d'une thèse, mais participe pleinement de la philosophie en tant que telle. « On doit pouvoir entendre à travers l'écriture, explique Morin, le son fêlé de [la voix de l'écrivain], le trouble de son être dans les fluctuations de sa sensibilité qui se transmettent à la phrase, et se réjouir avec lui de l'ordonnance à laquelle il est parvenu de ces phrases entre elles, restitué ou faisant apparaître une « logique » là où, comme lui, à travers le chaos ou l'obscurité traversés, on avait désespéré d'y parvenir. »

Transposition dans un style unique de la voix intérieure, de « l'aventure d'une âme en exil dans ce monde », l'œuvre véritablement philosophique, suggère Morin, n'a pas à se soucier de sa clarté — puisque « si l'homme est fait pour la lumière, son véritable séjour est l'obscurité » —, mais doit plutôt chercher à recréer une « atmosphère », offerte en partage au lecteur. Cet essai, d'ailleurs, ne fait pas autre chose. Généreux, on dira qu'il est exigeant. Irrité par son obscurité revendiquée, on conclura qu'il est brumeux. Engagé dans le dédale de Michel Morin, je me sens à la fois généreux et irrité.

Il y a, chez ce penseur, une sorte de courage de la désertion devant notre époque qui méprise la transcendance. Le philosophe, écrit Morin, doit être un rebelle métaphysique. Il « existe à chaque époque pour rappeler à l'homme que les soucis de

son époque et de sa vie de tous les jours ne doivent pas l'emporter sur un souci plus fondamental, celui de son âme, de son esprit, de son être moral. »

## Beautés et aveuglement

À l'ère de la mort de Dieu et de la domination techno scientifique du monde par l'homme, le philosophe rappelle que « la connaissance est impuissante à donner un sens à l'existence humaine » et que, « si l'homme est de ce monde, il est toujours aussi d'un autre, et c'est cet autre qui est à la source de celui-ci, le porte au-delà de lui-même et, de la sorte, lui donne un sens ». Morin retrouve par là « le sens intérieur et l'esprit du christianisme » d'avant sa sclérose institutionnelle, le souci canadien-français « de la vie spirituelle par rapport au matérialisme ambiant de l'Amérique du Nord », et c'est profond et beau.

Il y a aussi, chez ce philosophe, une sorte d'individualisme forcené qui le mène à négliger les considérations sociologiques et à s'aveugler sur le réel. Morin, par exemple, encense le libéralisme démocratique, décrété seul système à même d'assurer l'émancipation individuelle, dans la mesure où il ne s'abîme pas dans le productivisme débridé. Morin semble craindre comme la peste l'emprise des États nationaux sur les consciences individuelles, mais ne voit pas que, aujourd'hui, ces mêmes États constituent le dernier rempart contre l'assaut du productivisme transnational. On a l'impression que, pour lui, tout État est d'essence plus ou moins fasciste et écrase plus l'individu que le rouleau compresseur du marché mondialisé.

Cette douteuse lecture du réel l'amène à s'opposer radicalement au souverainisme québécois, qu'il qualifie de « cage idéologique » ayant pour but d'enfermer les Québécois dans un nouvel

État autocratique, les privant ainsi de leur « esprit d'aventure ». A trop vivre dans son monde intérieur, Michel Morin semble avoir perdu sa capacité d'analyser le monde extérieur.

Le Québec, écrit-il, est une société libre et prospère dont le caractère français se porte très bien, appuyé par « des extensions à travers tout le territoire canadien ». Le supposé « malheur » québécois ne serait qu'une fable entretenue par une classe intellectuelle, artistique et bureaucratique qui veut faire main basse sur l'État.

Que l'État canadien impose lourdement sa vision du monde au mépris de l'opinion majoritaire québécoise, que le français soit en voie de disparition dans le ROC et en recul au Québec (même le simple travailleur se fait dire d'apprendre l'anglais pour pouvoir gagner sa vie), que le Québec n'ait pas directement accès à la scène internationale et que son statut de province entrave son esprit d'aventure collectif, une situation qui se répercute inévitablement sur les consciences individuelles (la fatigue culturelle du Canada français, ça vous dit quelque chose?), Michel Morin n'en a cure.

Dans une sorte de baroud d'honneur romantique aux accents trudeauistes, il propose de renouer avec le souci de l'intériorité propre à la tradition culturelle canadienne-française et de s'affirmer par les œuvres. Il oublie que s'émanciper individuellement dans une société folklorisée par le dur réel s'apparente à la désertion sans noblesse d'un rebelle sans cause.

louisco@sympatico.ca

## DE VIVE VOIX

Michel Morin  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2012, 176 pages

POÉSIE

# Tenir beau le cœur

HUGUES CORRIVEAU

Trouver un livre d'aphorismes creux, c'est facile, mais en trouver un composé d'aphorismes poétiques, c'est réservé à ceux et celles qui auront le goût de plonger, à l'Oie de Cravan, dans *Résolutions* de Laurent Albarracín, Angevin de naissance, orléanois d'adoption. Les influences y sont multiples et les clin d'œil nombreux.

Si « le gris est le cendrier du soleil » pour Malcolm de Chazal, « le bleu est du baume au ciel » pour Albarracín. Si, pour le premier, « les animaux ne manquent jamais de naturel sauf à l'état domestique », pour le second, « la vache a la tête dans le guidon » et « les larmes de joie du crocodile, ce sont ses dents ». Aucun doute, on retrouve partout ce Chazal tutélaire à travers ce recueil à la voix douce, plein d'une tendresse ébaubie.

De même, et cela va presque de soi, y décèle-t-on aussi une manière proche de Francis Ponge réfléchissant sur les choses et sur la vie. Par exemple, ce dernier se penche sur l'inéluctable fin : « *Cependant la bougie, par le vacillement des clartés sur le livre au brusque dégageant des fumées originales encourage le lecteur, — puis s'incline sur son assiette et se noie dans son aliment* » ; alors qu'Albarracín réfléchit sur l'état même de la matière d'une manière qui lui est très proche : « *la neige porte en elle sa contradiction : elle la transporte et se l'infirge. S'en fouette les flancs. Mousse de se consumer. Abonde en l'apaisement de sa brûlure.* »

C'est souvent très joli, quelque peu naïf, mais surtout précieux, car les sens à vif et l'esprit clair y sont sollicités à chaque mot et, aux aguets, l'aventure furtive et le désir en prime. On aurait évidemment souhaité moins de scories, de facilités étonnantes, comme si un petit cancre s'amuserait parfois à brouiller les pistes : « *le train est assez bruyant, et dangereux, et content : il arrive en criant gare* », « *le canard laque le lac* » ou, pire, « *Le nez camus. L'œil sartrien* » et « *l'occasion fait le rond* » !

S'il est vrai qu'« écrire consiste à poser des trous devant ce qu'on écrit », on peut croire aussi que « porter une chose à son extrême est l'amener à son plus haut degré d'ambivalence ».

## La mère morte

En 2009, la mère de Fernand Durepos meurt. La défec-tion creuse un abîme,

tranche le temps des enfances, des tendresses assouviées. Sous un titre assez vilain, *L'arrière-boutique de la beauté*, se dévoile une passion affirmée pour la femme en allée. « *Jamais / je n'aurais pensé un jour / tituber d'une panique aussi / naturellement dansée* », avoue le poète en émoi. Est-il possible de garder l'œil critique devant un tel sujet alors que le poète accumule les maladroitures stylistiques à force de vouloir incarner la douleur qui le transperce ? Hélas ! Oui ! Car un poète, aussi percutant et ressenti que soit le sujet qu'il aborde, ne saurait ne pas être vigilant.

Ainsi, comment ne pas sursauter quand on nous parle « *des cris / [qui] perdaient pied / aux parois de ta gorge* », quand on nous décrit « *la tristesse de quelques regards amis* » comme « *un coupe-froid de l'âme* » ? Ces images forcées et maladroites font écran à cette vérité profonde qui tend à témoigner de l'accablement de la perte. Comment comprendre qu'il puisse se décrire comme un « *bagnard en [ses] souvenirs / tel un repris de justice* » ? Cela est lourdingue et artificiel. Mieux vaut nous attarder et voir simplement « *sur la pointe des pieds / un petit garçon de quarante-sept ans / [qui] attend quelque part / le sourire radieux de sa mère* ».

Collaborateur  
Le Devoir

## RÉSOLUTIONS

Laurent Albarracín  
L'Oie de Cravan  
Montréal, 2012, 80 pages

## L'ARRIÈRE-BOUTIQUE DE LA BEAUTÉ

Fernand Durepos  
L'Hexagone  
Montréal, 2012, 88 pages



# Affaires américaines

GILLES ARCHAMBAULT

Doris Nightingale, divorcée de son mari compositeur de musique, rentre à peine d'un voyage en Europe lorsque son frère Marvin lui demande de se rendre à Paris pour convaincre son fils Julian de quitter cette ville où il végète. Après avoir tergiversé, Doris accepte la proposition.

Elle se retrouve ainsi au début des années cinquante dans une ville hostile dont elle ignore les usages. Ce qui ne facilite pas sa tâche, le neveu se montre parfaitement réticent. Non seulement refuse-t-il de rentrer, mais il indique clairement son intention de continuer à vivre d'expédients. Garçon de café à l'occasion, il devient amoureux d'une femme plus âgée que lui qui a connu la vie dans un camp de concentration. Laquelle se comporte avec lui comme une mère. D'ailleurs, n'est-il pas qu'un adolescent attardé ?

Marvin, homme d'affaires, n'accepte pas qu'on lui résiste. Mais que faire avec Julian, ce fils de vingt-trois ans qui veut devenir écrivain et qui pour l'heure n'a réussi qu'à placer un texte dans une revue à tirage confidentiel et qui, de plus, s'est lié avec un charlatan, inventeur de potions faussement magiques ? Ce n'est certes pas sa fille, Iris, qui lui viendra en aide. Se rendant elle aussi à Paris, elle finit par s'acoquiner avec le même faux homme de science, boit de façon inconsidérée et n'a de cesse qu'elle n'ait carré les plans de son paternel.

## Rêve américain

Je ne vous ai donné que quelques-unes des pistes exploitées par une romancière que ne rebute certes pas les recours aux rebondissements d'une intrigue touffue. Citant Henry James en exergue, Cynthia Ozick oppose l'Europe de l'immédiat après-guerre à une Amérique en plein essor. On s'en doute bien un peu, on est loin toutefois des milieux bourgeois ou aristocrates décrits par l'auteur de *Washington Square*. La vision qu'elle offre de Paris est celle d'une ville dévastée dans laquelle la ruse et la méfiance s'opposent à la naïveté américaine. A peu près aucune mention n'est faite de l'intérêt culturel que pourraient chercher ces exilés. Que Doris se sente dépassée par les événements n'a rien de surprenant. Institutrice, sans expérience du monde, elle ne possède pas les clés qui lui ouvriraient de nouveaux univers. Quant à Marvin, il n'accepte pas qu'on lui résiste et ne croit qu'à la puissance de l'argent.

L'argent est le maître mot. Il y a aussi la paternité. Marvin peut se montrer parfaitement ignoble vis-à-vis de sa femme Margaret, mais il tient mordi-



AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteure Cynthia Ozick transporte le lecteur dans le Paris des années 1950.

cus à la famille comme institution. Aussi n'a-t-il jamais admis que Doris ait troqué son nom d'origine pour le patronyme de Nightingale. Il baigne dans les préjugés de tous ordres. Pour obtenir ce qu'il estime être la paix, il est prêt à presque toutes les redditions. Il est l'incarnation de l'image type qu'on aime véhiculer du *self-made man* à l'américaine. Pour lui, l'Europe représente l'inconnu, voire le mal. Ne pas

oublier que cette vieille Europe a donné naissance à la folie meurtrière hitlérienne.

Lili, la femme que finira par épouser Julian, sera injustement congédiée par un patron raciste. Les concierges parisiennes que rencontrent nos exilés ne portent pas les Juifs dans leur cœur. Elles sont à première vue hostiles, après au gain, bien mal disposées envers des personnes qu'elles tiennent pour des envahisseurs. Aussi

réserve-t-on à ces Américains d'origine juive un accueil jamais très loin du refus.

Cynthia Ozick décrit avec une constante habileté ces Juifs errants qui sont pour elle des « *corps étrangers* », incapables de se raccrocher à une réalité. Il n'y aurait à tout prendre que Marvin qui a trouvé dans le pouvoir, bientôt bafoûé, une raison de vivre. Elle manie les dialogues avec la précision d'un dramaturge. Il y a d'ailleurs dans la structure même du roman une rigueur qui rappellerait celle d'un scénario de film. Chacun des personnages est dessiné nettement et a un destin qui est plus qu'esquissé. A ce chapitre, l'aventure matrimoniale de Doris fait un peu hors-d'œuvre. Pourtant, c'est avec elle que se termine le roman.

Ce qui n'empêche en rien le lecteur que je suis d'avoir dévoré ce livre qui donne vie à des personnages dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont hors du commun. A-t-on raison d'évoquer la figure de Kafka en quatrième de couverture ? Il me semble que non. Peut-être ai-je tort.

Collaborateur  
Le Devoir

## CORPS ÉTRANGERS

Cynthia Ozick  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2012, 306 pages

VIENT DE PARAÎTRE

## Dossier L'eau du Québec entre nos mains

NUMÉRO 758 • AOÛT 2012

### Les auteurs sont :

Marie-Célie Agnant, Normand Breault, Serge Cantin, Amélie Descheneau-Guay, Raymond Lemieux, Jasmin Miville-Allard, Jacques Monet, Virginia Pésémappé Bordeleau, Jean-Claude Ravet.

À lire aussi : le carnet de Wajdi Mouawad, la chronique littéraire de Suzanne Jacob, un article sur les Autochtones marginalisés de l'Inde, une introduction à la permaculture et un débat sur l'action politique : doit-elle être partisane ou non ?

Artiste invitée : Milena Doncheva

Sommaire détaillé et abonnement en ligne :  
[www.revuerelements.qc.ca](http://www.revuerelements.qc.ca)

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 40 \$ Deux ans : 70 \$  
À l'étranger (un an) : 55 \$  
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)

(514) 387-2541 p.226 | [relations@djf.qc.ca](mailto:relations@djf.qc.ca)  
Relations : 25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)  ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_